

heureux hasard qui sert les amoureux, me fournirait l'occasion de m'approcher de vous et de vous parler.

Après être restée un moment silencieuse, Flora répondit :

—Oui, c'est effet, je me suis aperçue qu'un homme, un inconnu, mettait à me suivre une persistance singulière. Ainsi, cet homme, c'était vous ?

—C'était moi.

—Et je dois croire que vous m'aimez ?

—Je vous l'ai dit, je vous aime de toute la force qui est en moi, jamais un amour plus ardent n'a fait battre le cœur d'un homme.

—Votre langage, monsieur le comte, vous devez bien le penser, n'est pas chose nouvelle pour moi ; bien des hommes, des jeunes et des vieux, et des plus riches, me l'ont fait entendre et je n'y ai pas répondu. J'ai mes idées et mes sentiments ; je suis tranquille, heureuse dans ma liberté, et il faudrait beaucoup, beaucoup de choses pour me faire consentir à changer mon genre de vie pour un autre où je ne trouverais peut-être qu'une grande désillusion.

Vous me dites que vous m'aimez, monsieur le comte, je veux bien vous croire ; mais, voyons, qu'espérez-vous ?

—Que vous verrez en moi un homme d'un dévouement absolu et que j'aurai le bonheur de vous faire partager mon amour.

—Assurément, monsieur de Verdraine, vous êtes un homme séduisant et assez jeune encore pour avoir la prétention de plaire à n'importe quelle femme que vous honorez de votre affection. Moi, je ne suis qu'une pauvre danseuse, presque rien, et cependant, je dois vous en prévenir, si vous ne le savez pas déjà, mon cœur est difficile à prendre.

Je suis relativement déjà vieille, puisque j'ai vingt-quatre ans ; eh bien, quoique je sois une fille de théâtre, et vous le croirez ou ne le croirez pas, cela importe peu, je n'ai jamais aimé, et jamais un homme n'a eu le droit de me parler avec familiarité. Je ne suis pas de celles qui se vendent, et comme je n'ai jamais aimé, je ne me suis pas donnée.

Je ne dis point que je ne veux pas aimer, et je ne saurais dire non plus que je n'aimerai jamais ; ceci est le secret de l'avenir : mais avant qu'un homme ait mon amour, il faudra qu'il m'ait donné de grandes preuves du sien. Vous voilà prévenu, monsieur le comte.

—Oui. Eh bien, mademoiselle, mettez-moi tout de suite à l'épreuve.

—Tout de suite, non ; mais cela viendra, monsieur de Verdraine, si vous persistez dans vos intentions.

—N'en doutez pas ; aussi suis-je prêt à tout faire pour vous mériter.

La jeune fille sourit.

—Dites, Flora, dites, continua le comte, qu'exigez-vous de moi ?

—Je réfléchirai, je verrai, monsieur le comte. Mais tenez, voyez comme je suis défiante, je crains que cet amour que je vous ai inspiré ne soit pas autre chose qu'un caprice.

—De grâce, ne pensez pas cela !

—Vous-même pouvez vous tromper sur la nature de vos sentiments ; dans ce cas si vous voulez me croire...

—Eh bien ?

—Vous renoncerez à votre projet.

—Jamais !

—C'est que je serai probablement très exigeante.

—Je répondrai à toutes vos exigences, et je ferai plus encore que vous ne me demanderez. Oh ! vous m'aimerez, il faudra bien que vous m'aimiez !

—Je ne dis ni oui ni non ; cela dépendra de vous, monsieur le comte.

—Pour vous, Flora, aucun sacrifice ne me coûtera : mais sachez-le donc, je ne pense qu'à vous et ne vis plus que pour vous ; pour moi, il n'y a plus que vous au monde, tout ce que je possède, je le mets à vos pieds ; pour un de vos regards, un de vos sourires, je jetterais ma fortune à tous les vents, je vendrais mon âme ! Enfin, pour vous posséder, je donnerais ma vie avec joie !

—Arrêtez, monsieur de Verdraine, dit la jeune fille en riant, arrêtez, pas d'exagération ; si exigeante que je puisse me montrer, je n'irai pas jusqu'à vous demander votre vie.

Sur ces mots, reprenant sa physionomie grave, elle se leva, tendit sa main à Maxime et le congédia en lui disant :

—S'il vous est agréable de revenir me voir après demain, monsieur le comte, vous me trouverez ici comme aujourd'hui, à deux heures.

Le comte se retira enchanté, ayant dans le regard l'orgueil du triomphe et trouvant que la terre n'était plus assez grande pour le porter.

II

LE PACTE

Le jour qui suivit parut à M. de Verdraine long comme un siècle. La matinée du lendemain dut lui paraître également longue, car il jetait souvent un regard sur la pendule et était en proie à une agitation qui trahissait son impatience.

Enfin l'heure de se rendre rue des Dames arriva, il mit à partir un tel empressement qu'il sonnait à la porte de l'hôtel de la danseuse vingt minutes avant l'heure donnée.

Comme la première fois, ce fut le bossu qui lui ouvrit. Ce fidèle gardien de la porte la referma aussitôt, après avoir salué gravement et respectueusement le comte, qu'il laissa passer sans prononcer une parole.

Dans le vestibule, de Verdraine trouva Ali, qui le salua aussi très respectueusement, et le fit entrer dans le salon en lui disant qu'il allait faire prévenir Mlle Flora, et en le priant de vouloir bien attendre quelques instants.

Les trois bouquets étaient toujours là, dans les mêmes vases et occupant les mêmes places ; les fleurs, gardant toute leur fraîcheur, témoignaient des soins qui leur étaient donnés.

Le comte s'était assis ; il attendit un grand quart d'heure, mais au moment même où la pendule du salon sonna deux heures, il entendit un bruit de pas légers, puis une porte s'ouvrit et Flora parut.

Maxime se leva pour saluer. La jeune fille avait la même toilette que l'avant-veille, et cependant il sembla au comte qu'il ne l'avait pas vue encore aussi rayonnante de jeunesse, de grâce et de beauté.

—Monsieur le comte, dit-elle, je vous ai fait un peu attendre ; mais vous êtes arrivé avant l'heure. Voyez, ajouta-t-elle en souriant et en montrant la pendule.

—C'est vrai, mademoiselle, répondit-il ; dans mon impatience de me trouver près de vous, j'ai devancé l'heure ; je n'ai pas le droit de me plaindre d'avoir attendu ; d'ailleurs dans ce salon, où il semble que vous êtes dans toutes choses, où je respirez l'air que vous avez respiré, l'attente ne m'a pas été très pénible.

—Vous avez du goût pour le madrigal, monsieur le comte, mais j'aurais mauvaise grâce à vous en faire le reproche. Allons, asseyez-vous et causons sérieusement.

—Oui, sérieusement.

—Après ce que je vous ai dit, monsieur de Verdraine, après vous avoir averti que je pourrais être extrêmement exigeante, je pensais que vous auriez réfléchi et que, arrêté par vos réflexions, vous ne seriez pas revenu ici.

—Est-il possible que vous ayez pensé cela ?

—Sans doute.

—Ah ! vous ne me connaissez pas !

—C'est vrai, je ne vous connais pas encore, monsieur le comte ; écoutez-moi : ce n'est pas à moi de me mépriser ; cependant, croyez-le, je n'ai pas la sottise de me croire plus que je ne suis ; une danseuse, si applaudie qu'elle soit, n'est tousjours qu'une danseuse, et elle ne peut être comparée à aucune des belles jeunes filles de votre monde à qui moi et mes pareilles servons d'amusement.

—Je vous trouve mille fois supérieure à toutes les autres femmes, répliqua le comte avec feu, supérieure par la beauté, la grâce, l'esprit, par tout ce qu'il y a en vous d'exquis et de